

de voir le Souverain Pontife; le cours du Danube était obstrué par les barques amenant chaque jour des flots de visiteurs. Leur affluence fut telle que, dans Vienne, on craignit pendant quelques jours que les subsistances ne vinssent à manquer.

L'historien Blanchard raconte à ce sujet une plaisante anecdote :

Un paysan avait fait 60 lieues pour venir voir le Pape. En arrivant à Vienne, il entre sans façon dans l'antichambre d'une des salles du palais impérial, où était logé le Pape : « Eh bien ! mon brave homme, que faites-vous ici ? lui dit un des gardes. — Je viens voir le Pape, Monsieur, répondit le paysan sans se troubler. — Vous ne pouvez rester ici, allons ! sortez ! — Oh ! que non point, fit le campagnard, j'attendrai bien qu'il paraisse. Je ne suis pas pressé, moi, et je n'ai pas fait 60 lieues pour rien : ne le dérangez pas, j'attendrai bien, allez, faites ce que vous avez à faire. » A ces mots, prononcés avec bonhomie, le paysan s'assied, tire de sa poche un morceau de pain et se met à le manger tranquillement. Il était là depuis une heure, quand l'empereur, instruit de sa persévérance, l'introduit lui-même dans les appartements du Pape. Pie VI, touché de cette simplicité, le reçut avec bonté, et, après un assez long entretien, lui donna sa main à baiser. En le congédiant, il lui remit une des 800 médailles d'or qu'il avait fait frapper à Rome en souvenir de ce voyage, et le paysan ravi disait en se retirant : « Ils ne m'avaient pas dit que le Pape donnait de l'argent à ceux qui allaient le voir (1) ! »

Les évêques autrichiens n'étaient pas si heureux que le paysan. Une ordonnance impériale leur avait interdit de venir se présenter au Pape. Celui-ci put cependant officier pontificalement le jour de Pâques, et, quelques jours après, s'ouvrirent les négociations qui avaient déterminé le voyage du Vicaire de Jésus-Christ. Hélas ! ces conférences ou négociations ne devaient pas obtenir un résultat proportionné aux sacrifices. Joseph ne se relâcha guère de sa raideur, et ses concessions ne portèrent que sur des points de minime importance. Ce qui fut alors obtenu fut d'abord la cessation de nouveaux empiétements, et, en second lieu, la reprise des relations officielles entre le nonce Varampi, au nom du

(1) *Précis historique de la vie et du pontificat de Pie VI.*

Saint-Siège, et le cardinal Herzan, au nom de l'empereur.

Le 19 avril, Pie VI tint un Consistoire public dans la salle du palais et donna le chapeau aux cardinaux Bathiany et de Firmian. Trois jours après, Pie VI reprenait le chemin de Rome. L'empereur voulut l'accompagner à un mille de Vienne, jusqu'à l'église de Mariabrunn, où ils se séparèrent en échangeant des marques d'affection aussi sincères d'un côté que suspectes de l'autre.

Pie VI passa par Munich, où l'électeur palatin Charles-Théodore l'avait invité et le reçut avec les plus grands honneurs; puis par Augsbourg, dont Venceslas de Saxe était à la fois l'électeur et l'évêque.

A Trente, le Pape visita le temple où s'était tenu le célèbre Concile.

De retour à Rome, Pie VI eut la douleur de voir que son voyage, blâmé avant son départ, l'était bien plus encore après son retour. Hélas ! les événements qui se produisirent aussitôt ne semblaient que trop donner raison aux critiques. On apprit, en effet, que l'empereur continuait à abolir les couvents et à confisquer leurs biens. L'évêché de Milan étant venu à vaquer, l'empereur y nomma de son chef, bien qu'il n'ignorât point que ce droit appartient au Saint-Siège.

Le trop célèbre Kaunitz, ministre d'Autriche, qui avait poussé l'inconvenance jusqu'à la grossièreté pendant le séjour du Pape à Vienne, continuait ses insultes et menaçait officiellement l'évêque de Rome d'une rupture éclatante. L'empereur, faible et peu éclairé, encourageait peut-être sournoisement ces audaces de paroles et d'écrits.

Les écrits les plus venimeux circulaient librement, en effet, dans l'empire.

Théophile Ries, les deux Riegger et Rautenstrauch, rédigèrent un pamphlet, sous le titre de *Représentations à Sa Sainteté*; un ancien Jésuite devenu franc-maçon, Aloys Blumaer; un canoniste, nommé Valentin Eybel, rivalisaient de zèle pour diffamer le Souverain Pontife et ruiner les privilèges du Saint-Siège.

Ce fut un protestant, Jean de Müller,

qui, sous ce titre : *Défense du Pape*, se chargea de rappeler ces écrivains impudents au sentiment des convenances et de la vérité. Tous ces courtisans conseillaient mal l'empereur. Aussi continuait-il à s'avancer dans la voie des spoliations illégales.

Depuis longtemps, il convoitait les biens-fonds que l'Église possédait tant en Autriche que dans le Milanais. Le moment lui parut venu d'y porter une main sacrilège. Atteint par ce nouveau coup, Pie VI s'empressa d'écrire une lettre pressante :

« Quoi ! disait-il, auriez-vous oublié Nos instantes prières ! Que sont devenus ces sentiments d'attachement à la religion, ces principes orthodoxes que professait Votre Majesté Impériale ? »

La réponse de l'empereur fut sèche et brutale :

« Les bruits qui vous alarment, répondait-il, sont faux.... Je sens en moi une voix qui me dit ce que, comme *légalisateur et protecteur de la religion*, il convient que je fasse ou que j'omette; et, avec ce caractère que je me connais, cette voix ne peut jamais m'induire en erreur ! »

Cette dernière phrase indique plutôt un cerveau déséquilibré que la sagesse d'un législateur.

Puis, tout à coup (23 décembre 1783), Joseph II quitte Vienne et arrive à Rome, sans même s'être fait annoncer. Le prétexte apparent était la courtoisie. Ne convenait-il pas de rendre au Pape sa visite de l'année précédente ? Cette prétendue politesse n'était qu'une feinte. Le dessein du monarque était de consulter le chevalier d'Azara, ambassadeur d'Espagne, sur le moyen pratique de soustraire l'empire à la suprématie pontificale. Afin de n'éveiller aucun soupçon, l'entrevue eut lieu dans un théâtre de Rome : « J'ai conçu un plan, dit Joseph, dont l'exécution étonnera le monde; je conserverai dans l'Église le dogme et la hiérarchie, mais je veux me réserver tout ce qui regarde la discipline; j'ai l'intention de fonder une Église nationale autrichienne, à l'instar de la haute Église d'Angleterre. »

Il ajouta même que 36 des évêques de ses États étaient prêts à le suivre dans cette voie, et que l'excommunication, s'il en survenait de la part de Pie VI, ne le préoccupait pas.

Il était alors le langage, telles étaient contre le vicaire de Jésus-Christ les audaces de presque tous ces princes d'Europe qui se prétendaient catholiques !

Ces mêmes propos furent tenus devant le cardinal de Bernis. Celui-ci, comme d'Azara d'ailleurs, fit si bien, qu'il parvint à calmer l'empereur et à empêcher une rupture formelle avec Rome. Au reste, Joseph vit le Pape, et, dans des entretiens familiers, Pie VI l'amena à envisager avec plus de sang-froid le bien de la religion dans ses États, et à restreindre ses prétentions.

L'empereur considérait comme un droit inhérent à sa couronne de nommer aux évêchés et bénéfices de toute la Lombardie. Par condescendance et pour le bien de la paix, Pie VI accorda un indult conférant à l'empereur les privilèges qu'il revendiquait.

Il faut noter cependant que, à dater de ce second voyage de Joseph II à Rome, l'empereur mit plus de ménagement dans sa conduite vis-à-vis du Pape.

Une humiliation très sensible lui vint alors de la Belgique.

Dans sa manie de tout régler, il voulut réunir tous les Séminaires de ses États en quatre principaux : Vienne, Pesth, Pavie et Louvain; les chaires devaient n'être confiées qu'à des professeurs *éclairés*, et il est facile de deviner ce que le réformateur impérial entendait par là. A Louvain, cette mesure fut particulièrement mal accueillie; le cardinal de Frankenberg, archevêque de Malines, refusa formellement d'envoyer ses élèves à Louvain; mais, sur l'observation qu'il restait chargé du contrôle des professeurs, il y consentit. Les cours s'ouvrirent le 1<sup>er</sup> décembre 1786, mais des troubles survinrent parmi les élèves et deux professeurs, Stagger et Leplat, envoyés par l'empereur, durent s'enfuir

devant les menaces des séminaristes, qui eux-mêmes se dispersèrent bientôt.

Les cardinaux Frankenberg et Oppizzoni, nonce en Belgique, soupçonnés d'avoir favorisé ces troubles, furent mandés, le premier à Vienne, pour s'expliquer devant l'empereur; le second, bientôt après, dut quitter les Pays-Bas.

Enfin, en 1789, à la suite de vexations de tout genre qu'il serait fastidieux d'énumérer ici, l'archevêque de Malines, inébranlable dans la défense des droits de son Église, fut destitué de toutes ses charges et dignités, les Ordres que lui avait conférés Marie-Thérèse lui furent retirés, et l'évêque de Namur, coupable du même crime, fut mis aux arrêts pour n'avoir pas voulu se rendre à Vienne.

Mais toutes ces mesures arbitraires avaient lassé la patience du peuple belge; une insurrection générale éclata, que rien ne put apaiser. Les choses en vinrent au point que, le 13 décembre 1789, les États proclamèrent l'indépendance des Pays-Bas, et, le 31 du même mois, les membres prêtaient serment à une nouvelle Constitution.

Le 7 janvier 1790, le cardinal Frankenberg présidait à Bruxelles une Assemblée générale des provinces, et la République belge se déclarait à jamais séparée de l'Autriche.

Devant le coup qui l'atteignait, Joseph recourut au Pape, et Pie VI, oubliant les griefs qu'il avait contre l'empereur, adressa, le 23 janvier, un Bref au cardinal de Malines. Il suppliait les évêques de réconcilier les Flamands avec leur souverain. Cet appel arrivait trop tard; trop tard aussi la proclamation, portée par le comte de Cobenzel, par laquelle l'empereur déclarait aux Belges

qu'il retirait ses précédentes ordonnances. Le mal était sans remède, et la séparation définitive.

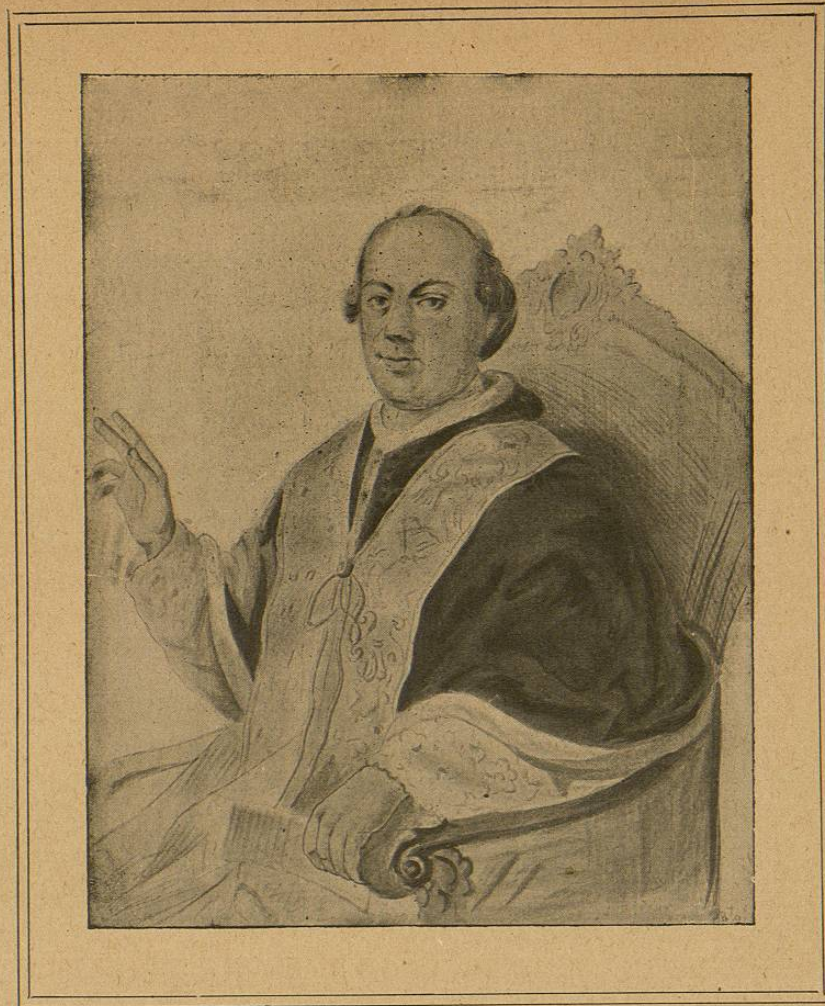
En Hongrie, les choses se passaient de la même manière; le 30 janvier 1790, une lettre patente retirait toutes les ordonnances publiées depuis le commencement du règne; dans le Tyrol il fallut capituler aussi et sans plus de succès.

Mais ces revers, ces tristes résultats d'un gouvernement arbitraire, avaient brisé l'énergie de l'empereur et causé à sa santé un mortel ébranlement. Le 20 février 1790, quelques jours seulement après les événements que nous venons de rappeler, Joseph II mourait en repétant: « Seigneur, qui seul connaissez mon cœur, vous savez que tout ce que j'ai fait, je ne l'ai fait que pour le bien de mes sujets. »

Avant de mourir, il avait demandé qu'on gravât sur sa tombe cette inscription: *Ci-gît Joseph, qui fut malheureux dans toutes ses entreprises.*

Ainsi mourut celui que Pie VI avait entouré de tant de prévenances. D'aucuns les trouvèrent excessives; mais, sans la mansuétude du Pontife, qui sait où se serait arrêté le réformateur impérial? A quels excès n'aurait-il pas poussé sa désastreuse ingérence dans le domaine des choses ecclésiastiques?

Cette ingérence néfaste, ces tracasseries policières et despotiques, laissent autour du nom de Joseph II une fâcheuse auréole. Son caractère, ses actes, ses excentricités autorisent à penser qu'un parfait équilibre n'exista pas toujours dans les facultés de ce prince, fils pourtant de cette grande Marie-Thérèse, qui, elle, fut sans contredit le plus grand *roi* de son temps.



PIE VI (I)

## CHAPITRE II

### PIE VI ET LA RÉVOLUTION — CAPTIVITÉ

V. PIE VI ET LA FRANCE — LES ÉTATS-GÉNÉRAUX — LA CONSTITUTION CIVILE DU CLERGÉ — PIE VI LA CONDAMNE — LA CONVENTION ENVOIE A ROME DEUX COMMISSAIRES — MORT DE BASSEVILLE — LE DIRECTOIRE ET PIE VI — CAMPAGNE D'ITALIE — NÉGOCIATIONS A COLOGNE, A PARIS, A FLORENCE — RÉOLUTION HÉROÏQUE DE PIE VI.

En étudiant les premières années du pontificat de Pie VI, nous avons vu jusqu'ici la plupart des cours de l'Europe comme coalisées pour donner au Saint-Siège et à ses droits séculaires un suprême assaut.

(1) Ce portrait de Pie VI bénissant le monde est la reproduction d'une magnifique lithographie faite à Rome peu de jours après l'élection du jeune Pontife.

Dans cette coalition, la France, dont nous n'avons pas encore parlé, allait avoir son rôle. De la France était parti le mot d'ordre contre l'Église: « Plus de prêtres! plus de Dieu! »

« Notre raison nous suffit! » répétaient à l'envi les encyclopédistes; et Voltaire, leur chef, plus audacieux, criait d'un bout de l'Europe à l'autre: « Écrasons l'infâme! » Or, l'infâme, — qui l'ignore aujourd'hui, qui l'ignorait alors? — l'infâme, c'était Dieu lui-même, c'était Jésus-Christ, c'était l'Église catholique.

Tant que les rois n'avaient entendu que ces cris contre le Christ et son Épouse, ils ne s'en étaient pas émus; peut-être même